

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59416

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Cette édition de la relation de H. Post n'intéressera donc pas seulement les germanistes et les historiens amateurs de guides de voyage, elle apportera également d'intéressantes informations aux juristes et aux spécialistes de l'épigraphie ou de l'histoire des bibliothèques.

Françoise KNOPPER, Toulouse

Die Vernünftigen Tadlerinnen 1725–1726, hg. v. Johann Christoph GOTTSCHED. Im Anhang einige Stücke aus der 2. und 3. Auflage 1738 und 1748. Neu herausgegeben und mit einem Nachwort, einer Themenübersicht und einem Inhaltsverzeichnis von Helga BRANDES, Hildesheim, Zürich, New York (Georg Olms Verlag) 1993, 2 vol., 731 p.

On connaît l'extraordinaire rayonnement européen qu'ont connu les hebdomadaires moraux à la suite du *»Tatler«* (1710–11) et du *»Spectator«* (1711–12, 1714) de Steele et d'Addison, dont le succès était dû d'une part au style clair et plaisant des auteurs, de l'autre au fait qu'ils répondaient au goût et aux préoccupations, voire aux questions du public. Bien que ce soit en partie grâce au *»Spectateur«* français que cette mode se soit répandue dans le reste de l'Europe, en France son rayonnement fut moindre, en raison de l'emprise du classicisme, dont les critères s'imposaient même aux modernes, mais aussi pour des raisons de sociologie culturelle. C'est pourquoi ce genre n'est même pas mentionné dans les histoires de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que, pour l'Allemagne, les histoires les plus récentes lui consacrent même un chapitre. C'est en effet dans l'Allemagne protestante que l'hebdomadaire moral connut sa plus grande diffusion entre 1720 et 1750, plus même qu'en Angleterre, sans doute aussi parce que, dans sa brièveté, cette forme de communication, à la fois didactique et divertissante, n'était pas sans analogie avec le sermon (cf. W. Martens, *Die Botschaft der Tugend. Die Aufklärung im Spiegel der deutschen Moralischen Wochenschriften*, Stuttgart 1968). Faisant davantage appel au bon sens qu'à l'érudition, les auteurs trouvaient un public prêt à s'initier à la littérature et à se laisser convertir à la sécularisation de la culture, à la mutation amenée par une *Aufklärung* bourgeoise, qui remplaçait une morale théonomique par une morale socionomique. Les hebdomadaires ne s'adressaient pas pour autant à un public inculte, mais, comme l'a montré la critique, aux classes moyennes. En faisant appel à la raison et à la vertu, ils mettaient en garde contre les travers humains et sociaux, faisaient l'apologie du contentement et légitimaient, avec les valeurs bourgeoises, la quête du bonheur ici-bas, en famille et en société.

Le *»Spectator«* s'était déjà adressé à des lecteurs des deux sexes, déclarant: *There are none to whom the paper will be more useful than to the female world* (n° 10), et le *»Patriot«* (1724–26) de Hamburg comme, dans une moindre mesure, même *»Die Diskurse der Mahlern«* (1721–23) de Zürich le suivirent dans cette voie, demandant entre autres aux femmes d'allaiter elles-mêmes leurs enfants. Si l'on fait abstraction des six numéros de *»Die Patriotinn«*, qui parurent sans date, mais vraisemblablement en 1725, c'est Gottsched qui, avec *»Die Vernünftigen Tadlerinnen«*, créa le premier hebdomadaire moral féminin, dû cependant à la plume d'un homme qui prenait le masque de Calliste, d'Iris et de Phyllis, trois amies désireuses de lutter contre les préjugés selon lesquels les femmes seraient intellectuellement inférieures ou inaptes à la poésie et de réformer les mœurs en mettant le doigt sur les travers des hommes en général et des femmes en particulier. Ainsi elles déclaraient fièrement qu'à l'encontre de quelques consœurs anglaises et françaises, dont les écrits n'avaient été édités que grâce à l'entremise des hommes: *Wir unterwerffen uns keiner männlichen Aufsicht in Verfertigung der Blätter, die wir ins künfftige herauszugeben willens sind* (I,2), ce qui, sous la plume de Gottsched, ne manque pas de sel. Ce n'est que dans la préface à la 2<sup>e</sup> édition qu'il reconnaît son subterfuge et lève le voile. Il est vrai que, sauf dans les prises de position littéraires et les polémiques où il se trahissait, il pouvait donner le change. Et lorsqu'il ne se faisait pas l'interprète des femmes, il suggérait que la différence de sexe n'entraînait pas de différence d'optique en ce qui concernait



les grands problèmes humains. Indirectement c'était plaider pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Phyllis la défend certes aussi ouvertement, mais par l'insertion de la lettre d'un certain Ehrenlieb von der Mulde (I, n° 44), Gottsched se moquait aussi de ceux qui voudraient occulter la différence entre les sexes. En fait, la vraie égalité lui paraissait plutôt utopique.

Grâce à Wolfgang Martens, plusieurs hebdomadaires moraux furent réédités depuis 1969, notamment *Der Patriot*, *Der Biedermann*, *Der Gesellige*, *Der Mensch*, *Die Discourse der Mahlern* et *Die Mahler der Sitten*. On ne peut que féliciter la maison Olms d'ajouter à cette liste *Die Vernünftigen Tadlerinnen*. En son temps cet hebdomadaire avait connu un succès certain et fut même réédité en 1738 et en 1748, mais avec un tirage de 2000 exemplaires à la Ière édition et apparemment moins pour les rééditions, ceux qui restent encore disponibles dans les bibliothèques universitaires ne sont pas très nombreux. L'éditeur a-t-il cependant eu raison de demander pour ses reprints un prix qui en limite considérablement la diffusion?

Il est vrai que dans *Die Vernünftigen Tadlerinnen* Gottsched ne s'adressait pas exclusivement aux femmes et le courrier inséré, fictif ou non, était plus souvent censé émaner d'hommes. Mais n'était-ce pas suggérer que ceux-ci étaient nombreux à avoir dépassé les préjugés misogynes qui avaient eu cours jusqu'alors? Le *Patriot* avait-il parlé d'une Académie réservée aux dames, Calliste imagine une république dont, à l'instar de l'Etat des Amazones, toutes les fonctions, aussi bien politiques que juridiques et même militaires, seraient exercées par des femmes (I, n° 7). Pour les y préparer, il y aurait nécessairement aussi une université exclusivement féminine. A l'en croire, les études y seraient plus vivantes et les étudiantes plus studieuses que dans les universités masculines. L'idée n'était pas neuve; elle avait déjà été avancée dans *De l'Education des dames* (1671) de Poullain de la Barre, qui, dans *De l'Egalité des deux sexes* (1673), avait également dénoncé le préjugé de l'infériorité naturelle et intellectuelle de la femme. Gottsched ne s'y réfère pas, d'autant moins que les hebdomadaires ne faisaient pas montre d'érudition, mais comme il était au courant des débats intellectuels de la France, auxquels Calliste semble encore faire allusion quand elle demande à son tour si les hommes avaient une âme, il n'est pas exclu que Gottsched en ait entendu parler. En outre les *Vernünftigen Tadlerinnen* incitaient les femmes à lire et dressaient, à l'instar du *Patriot*, une liste de livres recommandés (*Verzeichnis einer teutschen Frauenzimmer-Bibliothek*, I, n° 23). Par de telles initiatives, mais aussi par leur seule existence les hebdomadaires moraux ont incontestablement marqué de façon significative l'évolution des lettres allemandes au siècle des lumières.

Helga Brandes, qui s'est chargée de la réédition des *Vernünftigen Tadlerinnen*, a fait suivre, en annexe, quelques numéros de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> édition sur le rôle de la femme comme épouse et mère et sur la vraie vertu, articles dus à la plume de Mme Gottsched. On regrettera toutefois que l'éditrice, qui a facilité l'étude de cet hebdomadaire par une double table des matières, chronologique et thématique, n'ait pas jugé bon d'ajouter des notes pour signaler les prises de positions parallèles des autres hebdomadaires ou dans les écrits de Gottsched et pour permettre de décrypter les allusions littéraires ou historiques, comprises des contemporains, mais plus difficilement des lecteurs d'aujourd'hui. Elle a cependant cherché à y remédier en partie par une intéressante postface, dans laquelle elle retrace la carrière de Gottsched et présente ses éphémères collaborateurs, évoque les deux rééditions et la réception de cet hebdomadaire ainsi que le problème de la censure; puis, après avoir fait le portrait des trois éditrices et expliqué comment elles légitimaient leurs prétentions critiques, elle commente les différents thèmes abordés: la conception de la religion et de la vie, l'apologie de la vertu, de la sérénité et de la prudence, la relation entre la raison et les passions, l'importance accordée à la langue allemande, le rôle de la poésie et du théâtre. Comme ses confrères, Gottsched évite les questions politiques et se montre prudent en ce qui concerne la religion; si, outre la mode et l'influence française, il critique les abus sociaux et la noblesse, il se montre respectueux de la hiérarchie. A plusieurs reprises il revient sur le problème de l'éducation des jeunes filles. Tout en louant Mme Dacier d'avoir su unir érudition et vertu, sous sa plume la femme savante a



encore une connotation péjorative; les exemples de femmes illustres qu'il présente doivent cependant servir à renverser le préjugé de l'infériorité intellectuelle ou poétique du sexe faible. Son idéal semble avoir été la femme éclairée, cultivée et vertueuse, bonne mère et bonne épouse. Il plaide certes pour des réformes favorables aux femmes, mais reste tributaire de l'idéal patriarcal.

Très révélateur des tendances littéraires, de l'esprit et de la mentalité de la *Frühauflärungs*, soucieuse de respecter les institutions de l'église et de l'Etat tout en plaidant pour des réformes et une mutation des esprits, ce premier hebdomadaire qui s'adressait directement aux femmes rend d'éminents services à qui veut connaître l'Allemagne de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et suivre les débuts de la littérature féminine à cette époque.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

LOUIS DESGRAVES, Montesquieu. Aus dem Französischen übertragen von Christoph Vormweg, Frankfurt a. M. (Societäts-Verlag) 1992, 460 S.

Mit dem vorliegenden Werk, das zuerst 1986 in französischer Sprache erschien (Editions Mazarine, Paris), verfügt nun auch der deutschsprachige Leser über eine moderne wissenschaftlich fundierte und ausführliche Biographie des berühmten Verfassers des »*Esprit des lois*«. Gegenüber dem Standardwerk von Robert Shackleton »*Montesquieu. A Critical Biography*« (Oxford University Press 1961; französische Übersetzung: Presses Universitaires de Grenoble 1972) konnte L. Desgraves neue Materialien und Forschungsergebnisse verarbeiten, die in der dazwischenliegenden Zeit zahlreich vorgelegt wurden. Eine Bestandsaufnahme davon hat er selbst in seiner 1988 veröffentlichten Bibliographie »*Répertoire des ouvrages et des articles sur Montesquieu*« (Genève: Droz) geliefert (vgl. die Rezension in *FRANCIA* 18/2, 1991, S. 261–263). Hingewiesen sei in diesem Zusammenhang nur auf die von R. Pomeau<sup>1</sup> 1982 edierten achtundsechzig unveröffentlichten Briefe Montesquieus und auf die Untersuchungen von E. Mass<sup>2</sup>.

Der Verfasser gliedert seine Biographie nach wichtigen Lebensabschnitten des Aufklärers (1689–1755). Ausführliche Darstellungen erfahren dabei zu Beginn »*Familie und Kindheit*« Montesquieus (S. 7) mit dem prägenden Einfluß seiner Ausbildung an der Eliteschule der Oratorianer in Juilly. Die ungeliebte Berufspraxis am Gerichtshof von Bordeaux (1714–1721), während derer Montesquieu zugleich mit vielfältigen wissenschaftlichen Aktivitäten als Mitglied der dortigen Akademie hervortrat und mit seinem skandalumwitterten Roman »*Lettres persanes*« (1721) seinen Namen als Aufklärer begründete, erweist sich wie auch die darauffolgende Reise durch die europäischen Hauptländer (1728–1731) als Zeit des Kenntniserwerbs im Vorfeld der Ausarbeitung seines Geschichtswerks über die Römer und dann vor allem seines literarischen Hauptwerks, des »*Esprit des lois*« (1748). Dieses bildet den spannungsvollen Bezugspunkt beziehungsweise Inhalt der folgenden drei Kapitel, von denen eins den »*Auseinandersetzungen um den ›Geist der Gesetze‹*« (S. 342) gewidmet ist. In der abschließenden Betrachtung über »*die letzten Jahre (1748–1755)*« (S. 380) wird unter anderem Montesquieus Verhältnis zu den Enzyklopädisten und ferner ausführlich die Frage seiner Stellung zur christlichen Religion untersucht.

Es ist gewiß nicht einfach, ein nur mit wenigen romanesken Einlagen geschmücktes Leben eines hochgeistigen Menschen wie Montesquieu und seinen intellektuellen Werdegang lebendig, ja spannend darzustellen. Dem Verfasser ist dies gelungen, indem er sich zur Methode machte, möglichst oft ihn selbst beziehungsweise Zeitzeugen zu Worte kommen zu lassen.

1 René POMEAU, *Montesquieu et ses correspondants*, in: *Rhlf*, 1982, S. 179–262.

2 Vgl. insbesondere Edgar MASS, *Literatur und Zensur in der frühen Aufklärung. Produktion, Distribution und Rezeption der ›Lettres persanes‹*. Frankfurt a. M. 1981 (*Analecta Romanica*, 46).